

# « *Mini dossier* »

## Elle joue

De

## Nahal Tajadod



**Mini dossier hors atelier**

**Proposé par**

**Jean-Marie Delgrange**

## Note préliminaire

*Ce bref dossier n'est qu'un complément au dossier rédigé en vue de l'atelier littéraire du 7 décembre 2012. J'y renvoie donc pour tout ce qui concerne l'histoire, la langue, la littérature persane.*

### I. Nahal Tajadod

Nahal Tajadod est une femme de lettres iranienne d'expression française.

Née le 25 février 1960 à Téhéran, Nahal Tajadod est issue d'une famille d'érudits iraniens. En 1977, elle vient en France et étudie le chinois à l'Institut national des langues et civilisations orientales et rédige une thèse sur Mani, fondateur du manichéisme. Elle est une spécialiste du bouddhisme, du christianisme en Iran, et du poète perse Rûmî.

De culture française, docteur en chinois, elle pratique les trois systèmes d'écriture lui permettant de travailler notamment sur les rapports historiques entre la Perse et la Chine. Elle est l'actuelle épouse de Jean-Claude Carrière.

Elle a reçu la Grande médaille de la Francophonie en 2007.

### Oeuvres

- *Mani, le Bouddha de lumière, catéchisme manichéen chinois*, Le Cerf, 1990. Ce livre est une expression de son travail doctoral, fondé notamment sur l'analyse d'un des trois textes chinois manichéens, mis au jour en 1907 dans les [Grottes de Mogao](#) près de [Dunhuang](#), et intitulé *Moni guangfo jiao fa yi lue yijuan*, qu'on pourrait traduire par *Compendium des doctrines et règles de la religion du Buddha de Lumière Mani, en un chapitre*.
- *Légende de la Perse ancienne*, Gründ, 1993.
- *Les Porteurs de lumière : Péripiéties de l'Eglise chrétienne de Perse IIIe-VIIe siècle*, Plon, 1993 ; *Les Porteurs de lumière : l'Epopée de l'Eglise de Perse*, Albin Michel, 2008.
- *Le livre de Chams de Tabriz*, de Mawlânâ Djâlal al-Din Rûmî, trad. avec Mahin Tajadod et Jean-Claude Carrière, Gallimard, 1993 ; repris dans
- *Chants d'amour de Rûmî* avec Jean-Claude Carrière, Kudsi Erguner, Pierre Rigoboulos, Disc. compact, coll. A voix haute, Gallimard, 2006.
- *Le dernier album des miracles - Chroniques d'une famille persane*, Plon, 1995.
- *A l'est du Christ. Vie et mort des chrétiens dans la Chine des Tang, VIIème-IXème siècle*, Plon, 2000.
- *Avec le vent* d'Abbas Kiarostami, trad. avec Jean-Claude Carrière, P.O.L., 2002
- *Roumi le brûlé*, Jean-Claude Lattès, 2004.

- *Le volcan, la lune, la pluie* avec Abbas Kiarostami, Ahmad Karimi-Hakkak, Mojdeh Famili, Hélène Renard, Jean-Claude Carrière et Michael Beard, (édit. à compte d'auteur: Hélène Renard, Mas Ermeline, Route de Vallabrègues, 13150 Tarascon), 2005.
- *Sur les pas de Rûmi* avec les dessins de Federica Matta, Albin Michel, 2006.
- *Passeport à l'iranienne*, Jean-Claude Lattès, 2007.
- *Un loup aux aguets* d'Abbas Kiarostami, trad. avec Jean-Claude Carrière, Table Ronde (La), 2008.
- *Debout sur la terre*, Jean-Claude Lattès, 2010.
- *Elle joue*, Albin Michel, 2012

## II. Atiq Rahimi parle de Nahal Tajadod

*Le prix Goncourt 2008, pour Syngué sabour (Pierre de patience), Atiq Rahimi parle de Nahal Tajadod. Atiq Rahimi, Afghan, est lui aussi de langue persane.*

*Ces réflexions plus générales sur l'Iran, il les fait à l'occasion de la publication par Nahal Tajadod de *Debout sur la terre*, éd. JC Lattès, 2010, 448 pages. Elles auraient fort bien pu trouver place dans le dossier sur Firouz Naddji-Ghazvini qu'elles complètent heureusement.*

Commençons par la fin. C'est l'avènement de la République islamique en Iran. Fereydoun – un « heureux réalisateur » – aide un certain Monsieur V., ex-conseiller du shah, à quitter clandestinement la terre natale. A la frontière, alors que cet homme de l'ancien régime court vers l'exil, lui, le cinéaste, demeure debout, hésitant. Rester sur sa terre et vivre la révolution ? Ou partir en France rejoindre sa maîtresse ?

Une fin sublime dans laquelle je me reconnais comme tous ceux qui ont vécu ce moment de l'exode. Elle reflète non seulement l'essence même du roman, mais aussi le contresens qui parcourt l'histoire du pays : « Le passé s'exile/le présent hésite/et l'avenir se fige. »

Cet avenir, Nahal Tajadod l'a déjà raconté magistralement dans son précédent roman, « Passeport à l'iranienne ». Comme un état des lieux de l'Iran après la révolution de 1979, ce livre, à travers les mésaventures de l'auteur qui mobilise tout un peuple pour renouveler son passeport, nous faisait sillonner un monde kafkaïen.

### Un siècle d'histoire de l'Iran

Et maintenant, « Debout sur la terre », un état de l'histoire d'un siècle de ce pays que nous ne connaissons pas de si près. Le passé, cette histoire en fuite, est incarné par deux figures : un homme, Monsieur V., et une femme, Ensiyeh. Le premier est un personnage cultivé, « une encyclopédie ambulante », riche, ayant connu la gloire et les grands hommes de ce monde. Au début du roman, trois ans avant la révolution, il tente de vendre sa biographie de Victor Hugo à la télévision iranienne pour que « l'heureux réalisateur » en fasse une adaptation, avec reconstitution précise du « Paris romantique du XIXe siècle dans les studios de la télévision » !

Il aime Nehru plus que Gandhi, à cause de sa modernité, sans doute. Il défend la liberté et la démocratie, il vénère les femmes et aime l'alcool. Chic, il est obsédé par ses chaussettes achetées chez Gamarelli, son agenda Hermès, sa Citroën DS... Et, en même temps, il est attaché au passé mystique de sa culture, à ses grands poètes soufis comme Hafiz, Attâr, Rûmi. Après la révolution, pour échapper aux pasdarans, il se déguise en jardinier, puis change d'identité pour devenir paysan, peinant à adopter la manière de penser et la façon de vivre de ce dernier.

## L'irruption de la modernité dans un pays traditionnel

C'est avec cette subtilité que Nahal Tajadod décrit la contradiction, ou plutôt, comme le dit le philosophe Daryush Shayegan, la « distorsion mentale » que provoque l'irruption de la modernité dans un pays traditionnel. Ensiyeh, la maîtresse de Fereydoun et amie de Monsieur V., est une dame érudite. Spécialiste de la langue et du culte zoroastrien, elle est le vestige et le visage féminin de l'Iran dans sa grandeur. Elevée comme un garçon, éduquée pour devenir khan, « un » chef héritier de la dynastie et de sa province, elle sera comédienne, dramaturge, poétesse et, en même temps, propriétaire des terres de sa famille. Elle s'identifie ainsi à Lioubov, héroïne tchekhovienne qui « sans ses terres, sa maison, sa cerisaie, ne comprend pas sa vie ».

## Une galerie de personnages inoubliables

Autour d'elle, l'auteur esquisse toute une galerie de personnages inoubliables : un électricien, fou de cinéma, qui devient fou d'Allah ; un jardinier qui tient plus à sa dignité qu'à la révolution des ayatollahs ; Sima, la cousine d'Ensiyeh, qui veut absolument violer « l'encyclopédie ambulante » de 80 ans !

Ce livre pourrait être une chronique de famille. Mais Nahal Tajadod va au-delà. Comme « Cent ans de solitude », son roman raconte et pense l'Histoire, en deçà des histoires. Ainsi, ce passage irrésistible dans une pâtisserie danoise de Téhéran avant la révolution, où la conversation de deux dames de la bourgeoisie iranienne nous fait perdre tous les repères géographiques et culturels que nous ont forgés ces trois dernières décennies du pays. On dirait deux touristes occidentales, insensibles à cette terre étrangère qui est en train de s'ébranler sous leurs pieds.

On s'attache à tous ces personnages, ces « enfants innocents de la chute ». On craint pour leur sort. Et, surtout, on rit. Non pas que les personnages soient simplement risibles. Loin de là. Mais on rit de l'absurdité que l'auteur révèle, avec une écriture vive et inventive, dans le décalage qui se creuse, un moment donné, entre l'homme et l'Histoire.

### III. « Elle joue »

## Une jeunesse iranienne

*A travers le destin romancé d'une jeune actrice exilée, l'Iranienne Nahal Tajadod brosse un portrait tout en finesse du pays des mollahs.*

Grâce et beauté... Spontanément, ces deux qualificatifs surgissent à la lecture d'*Elle joue*, le

nouveau roman de Nahal Tajadod consacré à la jeune actrice iranienne Golshifteh Farahani. On imagine ces deux Perses exilées en France - la première il y a plus de trente ans, la seconde depuis trois ans - converser avec délicatesse dans un jardin ombragé. C'est Nahal, l'auteur de *Passeport à l'iranienne* et femme de Jean-Claude Carrière, qui a pris l'initiative de croiser son propre regard avec celui de cette enfant de la révolution de 1979 et de la République islamique, superstar en son pays avant de devenir persona non grata pour avoir joué sans foulard. Le résultat est passionnant.

### **Mensonge et hypocrisie, armes quotidiennes**

Avec habilité, Nahal alterne le "je" et le "elle", l'Iran du chah et celui des mollahs et du ministère de la Guidance. Plus qu'une génération, c'est tout un monde qui sépare ces deux femmes. Nahal a connu le lycée français de Téhéran, Sheyda (le clone en papier de Golshifteh) les fastidieux cours de religion.

Mais Sheyda, née dans une famille d'intellectuels - son père est acteur et metteur en scène de théâtre, sa mère peintre - fut aussi, à sa manière, une privilégiée. Apprentie pianiste au Conservatoire, elle délaissera les gammes après avoir joué son premier film (à 14 ans !). Actrice surdouée, elle échappe aux exactions des *bassidji* (milices islamiques) grâce au mensonge et à l'hypocrisie, les deux armes quotidiennes de l'Iranien du XXI<sup>e</sup> siècle. Effrontée, elle va même jusqu'à se déguiser en garçon, tête rasée (son plus beau rôle, peut-être), pour aller jouer au football, pédaler, la nuit, dans les rues de Téhéran, se promener dans les montagnes, toutes occupations interdites aux filles.

Puis viennent les amours, les tournages, la gloire, le mariage avec un bel homme à double nationalité et, clap de fin, l'opprobre de quelques barbus sourcilleux. *Elle joue* est un livre complet, mêlant témoignage et romance, comédie et drame, rudesse et élégance. A ne manquer sous aucun prétexte !

Par *Marianne Payot* (L'Express), publié le 15/11/2012 à 10:00  
<http://www.lexpress.fr/outils/imprimer.asp?id=1186790>

## **Deux artistes et une rencontre**

*Golshifteh Farahani: "Avec Elle joue, Nahal Tajadod voulait que mes paroles rentrent en elle"*



Dans son nouveau livre, *Elle joue*, l'épouse de Jean-Claude Carrière raconte le destin d'une actrice iranienne -inspirée par l'héroïne d'*A propos d'Elly*- qui résonne avec le sien puisqu'elle a quitté ce pays au moment du départ du Shah.

Dialogue entre deux artistes autour d'une œuvre passionnante. L'édition a ses mystères. Voilà déjà quelques semaines qu'est sorti l'un des livres les plus forts de l'année. Et on a le sentiment que personne n'en parle et que son éditeur, le pourtant si puissant Albin Michel, n'est pas parvenu à le faire exister. Alors, on a eu envie de lui filer un coup de pouce. Car *Elle joue* est un pur joyau. Ce roman raconte l'Iran des années 70 à nos jours comme si on y était, à travers la vie de deux femmes, l'auteur qui a grandi dans ce pays à l'époque du Shah et une comédienne -largement inspirée par Golshifteh Farahani- véritable star dans son pays qui en est aujourd'hui bannie pour avoir tourné dans un film américain puis posé dénudée pour le photographe Jean-Baptiste Mondino. Tour à tour angoissant, drôle et bouleversant, *Elle joue* se dévore de sa première et sa dernière page.

<http://www.lexpress.fr/culture/cinema/>

« Mais laissons l'auteur et sa muse dialoguer. Car ce sont elles qui en parlent le mieux » : Cet article introduit à un très intéressant **dialogue des deux femmes** qu'on trouvera *in extenso* ici :

<http://www.lexpress.fr/outils/imprimer.asp?id=1184616>

## De la quiétude au chaos, deux Iran se confrontent

### *Tout n'est d'ailleurs pas noir en Iran...*

Nahal Tajadod vit en France depuis plus de trente ans. A la tête de l'Iran qu'elle a quitté était le Shah. A travers sa rencontre avec une jeune comédienne, émigrée depuis peu, qui, elle, n'a connu que le régime islamique, Nahal Tajadod a voulu comprendre un pays qu'elle ne connaît pas. Entre elles, *"trois décennies de république islamique et la même douleur. Le même exil, ou presque"*.

L'histoire de Nahal Tajadod et celle de Sheyda, ainsi qu'elle la nomme, s'entremêlent dans "Elle joue" pour tenter de saisir *"cet Iran qui attire et terrorise, qui danse et qui pleure, qui ment et qui prie, qui boit et qui jeûne, qui célèbre la fête du Feu et qui flagelle pour l'imam Hosseyn"*.

Le parcours de Sheyda, comédienne que ses choix ont contrainte à l'exil, est marqué par les discriminations envers les femmes, le bannissement de la culture et d'indicibles secrets. Une quête d'identité que Nahal Tajadod orchestre avec sensibilité et panache.

*"Tous me disent que je ne dois pas écrire ce livre. Et c'est pour cela, sans doute, que je l'écris."*

"Elle joue" a commencé par une quête. J'ai quitté l'Iran en 1977, deux ans avant la Révolution. Il y a donc trente-cinq ans que je n'y séjourne que deux à trois semaines par an. Cet Iran m'échappe, et je veux le comprendre. C'est à travers le face-à-face avec une fille qui vient de cet Iran, qui a l'âge de cet Iran, que le livre s'est construit. Mais un jour, son ex-mari me dit qu'en écrivant l'histoire de celle que j'appelle Sheyda, je mets tout le monde en danger. On ne peut pas écrire sur l'Iran, pays totalitaire, comme sur la Belgique. Tout prend un sens politique, même quand on parle d'une coiffure. Je mettais en danger sa famille, ses amis, les gens avec qui elle a travaillé, et moi-même si je retourne en Iran.

Au fil de l'écriture, le sens de cet acte s'est imposé. Et malgré le danger, j'ai senti que je devais l'écrire, que c'était plus fort que moi. Ce n'est pas une biographie, c'est une fiction qui permet de dire plus de vérité sur un pays, une famille, des êtres. Voilà pourquoi je l'ai écrit.

*Vous êtes-vous sentie investie d'une mission ?*

Si je vivais en Iran, je n'aurais pas pu écrire ce roman, la censure n'aurait pas permis qu'il soit publié. S'il était en Iran, le personnage principal se serait exprimé autrement. Je voulais montrer ces étages d'écriture. Une simple phrase, comme "les parents de sa mère professent le bahaïsme", religion interdite, ne peut être prononcée en Iran. La mère de Sheyda est de famille bahaïe. Les services secrets le savent, mais ils la laissent vivre. Seulement, il ne faut pas dire qu'elle est bahaïe, parce qu'à partir du moment où vous le dites, la chose existe.

*Pourtant vous l'écrivez dès la première page...*

Quand je le dis dès le début, cela n'a pas le même poids pour un lecteur occidental. J'ai voulu montrer que cette toute petite phrase, en Iran, peut être déterminante pour une femme, pour une carrière. Je ne me sens pas investie d'une mission, mais le sujet est plus fort que moi. J'ai eu un blocage, que je relate, que j'ai surmonté, il appartient au processus d'écriture. Elle ne me dit pas toute la vérité, il y a l'autocensure, et je ne peux écrire tout ce qu'elle me dit parce que je mets tout le monde en danger. Malgré cela, je ne peux pas ne pas écrire.

*"Ce n'est pas la vérité qui m'intéresse. Je veux capter ce qu'elle dit, ce qu'elle veut dire, ce qu'elle veut laisser comme témoignage, même, et surtout, si elle joue. Je me contente moi aussi de son cinquième de vérité. La vérité est toujours, heureusement, ailleurs", écrivez-vous.*

Elle est partisane. "Elle joue", c'est cela : en Iran, il faut mentir ou ne pas dire toute la vérité. Les jeunes boivent, ils sont arrêtés par la police des mœurs, qui leur demande s'ils ont bu. S'ils disent oui, c'est la prison, la torture, donc ils nient. De même, une mère issue d'une famille bahaïe cache à sa fille ses origines, parce que la petite pourrait dénoncer sa mère. De plus, à mes yeux, il faut fuir ceux qui possèdent la vérité et qui la professent. Il faut chercher la vérité mais, surtout, ne pas la trouver. C'est le problème des groupes qui ont une conviction et ne tolèrent aucune critique.

*Vous plaidez pour le "désordre de la fiction"...*

J'ai une formation académique. J'ai longtemps parlé d'Iran en citant les ouvrages historiques. Mais personne ne lisait mes écrits. Et les chiffres ne disent jamais rien, on peut tricher avec eux, chacun a le sien, on le voit en politique. Mais dans un roman, en inventant, j'ai compris que je pouvais mieux dire une vérité, et toucher les gens.

*Au-delà du roman, que vous reste-t-il, sur le plan personnel, de l'Iran que vous avez découvert ?*

Une amitié est née, et je crois qu'elle est aussi capable d'écrire sur moi. Elle, fille de la génération de la guerre Iran-Irak, en 1990-1991, et de son million de morts, du thème du martyr, de la fontaine de sang qui jaillit sur toutes les places de Téhéran, des cimetières, de la guerre chimique. Et moi qui viens d'un Iran calme, d'une famille privilégiée d'artistes. Elle cherchait à travers notre rencontre une quiétude, et moi une turbulence. J'ai découvert le chaos et la peur de tout ce dont j'ai été épargnée. Elle a trouvé une sorte de paix.

*Votre roman est aussi un témoignage sur la situation des artistes, qui ne sont "RIEN", dans un pays où la culture est une déclaration de guerre, où un violoncelle est aussi dangereux qu'un fusil d'assaut...*

C'est ainsi. Le statut de comédien ou d'écrivain n'existe pas. Ce que le régime veut vous faire comprendre, c'est que vous n'êtes rien. Vous n'êtes rien, et puis le film d'Asghar Farhadi obtient l'Oscar pour "Une séparation". On vous écrase mais vous ne mourrez pas, et vous montez, toujours plus, jusqu'aux Oscar. Cela me donne la chair de poule. Avec tout ce poids d'interdictions, de prohibitions, l'art et la culture ne sont pas morts. C'est la culture qui sauve le pays. Ce que j'essaie de faire, c'est comprendre. Je ne dis pas qu'il n'y a des méchants et des

gentils, mais des gens qui ont des convictions et qui ne supportent pas qu'on ne soit pas comme eux.

*Tout n'est d'ailleurs pas noir en Iran, dites-vous...*

Sous le régime du Shah, il y avait des musulmans traditionalistes qui ne toléraient pas les minijupes, les tenues occidentales. Les pères appartenant à cette mouvance n'autorisaient donc pas leurs filles à s'inscrire à l'université pour les empêcher de s'habiller comme vous et moi. Elles ne pouvaient pas non plus aller au lycée, parce que des hommes y enseignaient et qu'il y avait des lycées mixtes. Aujourd'hui, comme, dans leurs têtes, le pays est la République islamique d'Iran et que les universités sont régies par des organismes religieux, ils laissent leurs filles fréquenter les lycées et les universités. Elles entrent à l'université, où elles peuvent s'asseoir à côté des garçons et avoir un homme comme prof. Après leur cursus, elles ne sont plus les mêmes. La République islamique le permet bien malgré elle. On disait que le Shah voulait moderniser la société iranienne, or c'est une société traditionaliste religieuse qui en est sortie. Le contraire est valable aujourd'hui : le régime a voulu islamiser la société et c'est une société civile archi-moderne qui a surgi, une société informatisée, qui twitte.

*L'Iran, "pour la plupart des gens, et pour moi aussi, reste inaccessible, échappe à toute définition et analyse", écrivez-vous.*

Il est très difficile de dire : l'Iran, c'est Ahmadinejad. Ce n'est pas vrai. L'Iran est constitué de plusieurs couches, cela dépend d'où vous vous trouvez. C'est pour cela qu'il ne faut condamner personne après les déclarations d'un président proclamant qu'Israël doit être rayé de la carte. L'Iran est aussi un pays dans lequel les Juifs vivent depuis vingt-cinq siècles. Cherchez un autre pays, hors Israël, où les Juifs séjournent depuis si longtemps !

Geneviève Simon

[http://www.lalibre.be/article\\_print.phtml?art\\_id=774621](http://www.lalibre.be/article_print.phtml?art_id=774621)